Document généré le 2 juil. 2025 18:07

**Assurances**

Assurances

# Vagabondage linguistique : la création des mots

Jean-Marie Laurence

Volume 41, numéro 3, 1973

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1103789ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1103789ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (imprimé)
2817-3465 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Laurence, J.-M. (1973). Vagabondage linguistique : la création des mots. *Assurances*, *41*(3), 201–211. https://doi.org/10.7202/1103789ar

Tous droits réservés © Université Laval, 1973

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

# Vagabondage linguistique:[1]

# La création des mots

*par*

JEAN-MARIE LAURENCE



Il est constant, dans la littérature sémantique, de parler de la naissance, de la vie et de la mort des mots. Notons tout de suite et une fois pour toutes que voilà du langage métaphorique. Le mot joue un rôle si important dans la pensée, dans le langage et dans la vie, qu'on est porté, par une sorte d'animisme, à le traiter lui-même comme un être vivant autonome. Il n'en est pas ainsi. Nous avons expliqué, dans nos articles précédents, que le mot n'existe pas en soi, puisqu'il n'est que le signe d'un objet (concret ou abstrait). En d'autres termes, les mots n'ont d'existence qu'en fonction des choses. De même, les mots ne sauraient exister sans les sujets parlants. Il convient donc de traduire la phrase « Les mots naissent, vivent et meurent » par « Les sujets parlants créent des mots, les emploient pendant un certain temps puis les abandonnent ».

Il est vrai cependant qu'une fois le mot créé par un acte conscient, son sens peut évoluer spontanément, par le jeu des associations parfois nombreuses et extrêmement complexes dont il est le nœud. En ce cas, le changement sémantique, qu'on appelle maintenant et à juste titre « glissement de sens » (heureuse métaphore), s'opère d'une façon progressive, très souvent inconsciente et si naturelle que le phénomène gagne sans discussion la communauté linguistique.

Une fois admise la démythisation de l'autonomie absolue du mot, il nous arrivera de dire quand même, par commodité, que les mots naissent, vivent et meurent . . .

[1] Nous remercions à nouveau la Société Radio-Canada de nous permettre de reproduire les textes de M. Laurence. Cet article fait suite à celui qui a paru dans la Revue de janvier 1973.

Cet article ne vise d'ailleurs qu'à rappeler bien sommairement quelques idées fondamentales de la sémantique, bien connues des spécialistes, en vue d'une étude subséquente des « Caractéristiques de la création lexicale contemporaine ».

### *Modes de création*



En ce qui touche la création des mots, il importe de distinguer les quatre principaux sens du mot « création » ou, si l'on préfère, les quatre principaux modes de création : l'onomatopée (comme *glouglou*); l'emprunt d'un mot étranger, tel quel ou diversement modifié (anglais *pressing*, au Canada *pressage* proposé en France par le Comité d'étude des termes techniques français ; *pressuriser*, de l'anglais *to pressurize*); la création morphologique (composition et dérivation); la création sémantique (changements de sens : *clivage* dans « clivage de l'opinion », *injection* dans « injection de capital »).

Pourquoi créons-nous des mots ?

Pour des raisons aussi nombreuses et complexes, à notre avis, que les éléments composants du monde et les mouvements du psychisme, de l'histoire et de la société.

### *Classification des causes*

Voilà pourquoi les classifications établies pour les besoins de la science sont toutes « courtes par quelque endroit », si compliquées soient-elles.

Notons en passant que les classifications, comme la langue d'Ésope, peuvent être la meilleure et la pire des choses. En principe, quand elles sont claires, objectives et raisonnablement simples, elles peuvent rendre de grands services à la pédagogie et à la recherche ; mais quand elles sont trop compliquées et qu'elles se présentent comme absolument exhaustives, elles empêchent la pensée d'apercevoir

d'autres aspects de la réalité et stérilisent son pouvoir de découverte.

La classification, la plus généralement admise par les sémanticiens semble être celle de Meillet, corrigée par Nyrop et complétée par Sperber.

Voici les grandes lignes de cette classification.

### 1. Causes linguistiques



Certains mots peuvent changer de signification sous l'influence de leur entourage contextuel, par contagion comme disait Bréal. L'exemple classique est celui des compléments de négation. Les mots *pas, point, plus, jamais,* etc., qui avaient étymologiquement un sens positif, ont pris un sens négatif au contact de la négation *ne,* si bien qu'aujourd'hui ils suffisent souvent à eux seuls à exprimer la négation : « Y vas-tu souvent ? — Jamais ».

### 2. Causes historiques

L'histoire, qui détermine l'évolution constante des hommes et des choses, peut se concevoir comme une création ininterrompue, une série indéfinie de modifications lexicologiques. On crée un mot pour désigner un objet nouveau, une idée nouvelle, un sentiment nouveau, chacune de ces trois catégories prise dans son maximum d'extension. Dans ces trois cas, la création du mot répond à une nécessité évidente, à un besoin fondamental de l'homme. De nos jours, les progrès accélérés de la technologie créent un nombre immense d'objets, d'outils, de machines. Toutes ces choses nouvelles exigent qu'on les nomme, car c'est un fait d'expérience que l'homme ne saurait se servir normalement d'objets qui n'auraient pas de nom.

Comment les techniciens qui travaillent à la construction d'une ogive nucléaire pourraient-ils accomplir leur travail,

qui exige le passage d'une foule de pièces mécaniques d'une main à l'autre, si ces pièces n'avaient pas de nom ? Ce serait évidemment la construction de la Tour de Babel au XX° siècle. La nomination des objets matériels est donc une nécessité vitale. Ainsi avons-nous vu naître récemment *motoneige, hydroglisseur, ordinateur, jet, réfrigérateur, stimulateur, container,* etc. La nomination des objets immatériels, concepts, idées, sentiments n'est pas moins indispensable. Le mouvement incessant de la pensée, les découvertes continuelles des sciences abstraites, positives, appliquées, morales, psychologiques ou sociales ne peuvent se poursuivre sans le secours d'un vocabulaire adéquat. On ne saurait parler de psychiatrie contemporaine sans dénommer des phénomènes comme la *paraphrénie,* la *coprolalie,* le *psychédélisme,* la *psychosomatique,* etc.



Cependant, les changements techniques et culturels n'entraînent pas toujours la création de mots nouveaux. En vertu de la loi d'économie du langage, ou pour d'autres raisons fort diverses, il arrive très souvent qu'un objet ancien change de forme ou soit remplacé par un objet nouveau tout en conservant ou en reprenant son nom primitif. Les mots *crayon, plume, voiture, brouette,* etc., illustrent bien ce phénomène.

### 3. *Causes sociales*

a) *Loi de Meringer.* — La première fonction du langage étant la communication, il va sans dire que le mouvement de la société est l'une des causes les plus fécondes de la création lexicale.

Les rapports entre les groupes sociaux modifient le sens des mots selon une loi très simple formulée par Meringer et reprise par Meillet : « Un mot élargit sa signification quand il passe d'un cercle étroit à un cercle plus étendu ; il la rétrécit quand il passe d'un cercle étendu à un cercle plus étroit ».

C'est ainsi que le vocabulaire des marins a fortement influencé le vocabulaire général du vieux français dans certaines régions de la France, comme l'atteste la survivance de tels vieux mots provinciaux dans certaines régions du Québec et de l'Acadie. Or, conformément à la formule de Meringer, des termes comme *gréer, gréement, arrimer, radouber* (vx fr. *radouer*), *virer de bord* ont élargi leur sens en passant dans la langue courante. Cet élargissement apparaît clairement dans les exemples suivants, tirés du *Glossaire du Parler français au Canada;* « Il est bien *gréyé* de cheval : il a un bon cheval »; « *Grèye*-toi : habille-toi, prépare-toi à partir » ; « *Gréyer* une maison : la monter » ; « *Gréyer* le souper : le préparer » ; « Avoir un *gréement* ridicule : un accoutrement ridicule » ; « *Arrime*-toi dans la chambre des étrangers : installe-toi . . . » ; « Ces culottes ont besoin d'être *radouées* : ce pantalon a besoin d'être raccommodé » ; « *Virer de bord* : chavirer », « *Virer* casaque : tourner casaque, changer d'opinion, perdre l'esprit ».



Inversement, « quand un mot passe d'un cercle étendu à un cercle plus étroit, il rétrécit sa signification ». L'exemple classique est celui du verbe *habiller*. En passant de la langue courante (mettre des habits), le mot a rétréci ou spécialisé sa signification : « Pour le jardinier, *habiller* signifie « apprêter un arbre qui doit être transplanté » ; pour le paysan, « nettoyer une prairie au printemps » ou « carder le chanvre une première fois » ; pour le charretier, « harnacher le cheval » ; pour le boucher, « étriper » ; pour le vétérinaire, « castrer » ; et le tanneur, le potier, le batelier, le mécanicien, le meunier l'ont muni chacun d'acceptions spécialisées » (Ullmann, *Précis de sémantique française*, p. 250).

b) *Conformisme.* — Il est tellement vrai que l'homme est un être social qu'une conception de l'anti-psychiatrie, discipline récente, prétend, contrairement à la psychiatrie traditionnelle, que la plupart des névroses et des psychoses

proviennent du milieu social plutôt que de l'individu. Il est incontestable que la pression de la société sur l'individu est énorme et gouverne en grande partie la conduite de l'homme, très souvent à son insu. Il va sans dire que cette pression s'exerce d'une façon particulièrement intense sur le langage. La vanité, le désir de paraître à son avantage, de se distinguer dans le milieu social ; le snobisme, forme évolué de l'esprit tribal ; la mode, esprit d'imitation qui rappelle à l'homme ses origines simiesques, ces trois facteurs sociaux poussent le sujet parlant à modeler son vocabulaire sur celui du groupe. Nous étudierons plus précisément cette question dans un prochain article.



c) *Ésotérisme.* — Les hommes ont toujours eu tendance à former des sous-groupes fermés. Cette tendance s'explique sans doute par une réaction contre le conformisme dont nous venons de parler et par le besoin d'impressionner la collectivité par le sentiment du mystère (sociétés secrètes). L'ésotérisme s'explique aussi chez les bandits ou les « mauvais garçons » par la nécessité de créer un langage-code pour échapper à la justice. C'est ainsi que s'est constitué l'argot des malfaiteurs. Notons de plus que les techniciens et les gens de métier créent habituellement plus de termes techniques qu'il est nécessaire pour se distinguer du commun, par une forme particulière de vanité. C'est ainsi que se créent les argots de métier.

d) *Intentions politiques.* — La politique, au sens très large du mot, incluant l'idée de l'orientation concertée des courants de pensée, fait une grande consommation de mots. Aussi la création verbale est-elle considérable dans ce domaine. Pour citer un exemple de chez nous, la réforme de l'enseignement (bardée d'intentions politiques) a mis au jour toute une terminologie nouvelle dont on a même fait des lexiques. Cette terminologie reflète le désarroi engendré par la rapidité de la réforme et le parti-pris de rompre tout lien avec la tradition pédagogique.

On peut ranger sous la rublique « politique », au sens défini ci-dessus, l'activité créatrice (« créative », comme on dit aujourd'hui) de la publicité. Nous verrons plus tard les procédés inimaginables inventés par la publicité pour renouveler constamment l'effet des mots sur le psychisme des sujets parlants, ou pour mieux dire : *des clients*.

### 4. Causes psychologiques



a) *Affectivité.* — On se doute bien que les causes psychologiques de la création lexicale sont encore plus nombreuses que les causes sociales. Dans beaucoup de cas d'ailleurs, les causes dites sociales sont en définitive psychologiques. Sperber, l'un des premiers linguistes à étudier méthodiquement cette question, élabora une théorie imparfaite sans doute, incomplète aussi, mais éclairante et très simple sur les causes psychiques des changements sémantiques qui constituent la plupart des créations lexicales. Pour lui, l'impulsion créatrice vient de l'affectivité ou plus précisément de l'intérêt profond qu'on porte à tel sujet, à tel ou tel champ d'activité. D'où la tendance du sujet parlant à étendre, par analogie, le sens des mots de son activité privilégiée à d'autres activités (*expansion* sémantique) et inversement (*attraction* sémantique).

« Sperber illustre ce mécanisme par des exemples puisés dans *Le poilu tel qu'il parle* de Gaston Esnault. Pendant la première guerre mondiale, les armes nouvelles frappaient à à tel point l'imagination des soldats que même l'analogie la plus vague pouvait en faire surgir l'idée. Ainsi, les haricots devenaient des *shrapnels,* la femme prolifique recevait le sobriquet de *mitrailleuse à gosse,* etc.

« D'autre part, l'intérêt qu'on porte à une certaine sphère et qui fait qu'on en parle souvent, aboutira aussi à la formation de séries synonymiques, d'expressions figurées pittoresques

ou comiques entourant la notion objective. À cette fin on aura besoin d'images tirées d'autres domaines. Les centres d'expansion deviendront donc en même temps des centres d'*attraction*. La même force qui poussait le poilu à parler de mitrailleuse lorsqu'il s'agissait d'autre chose l'amènera à trouver toutes sortes de synonymes pour la mitrailleuse elle-même : il l'appellera *machine à coudre, moulin à café, secoue-paletot* » (Ullmann, *Précis de sémantique française*, pp. 253-254).



b) *Expressivité*. — On crée des mots par besoin d'expressivité. En effet, la communication pousse le locuteur à faire un effort toujours croissant pour atteindre l'interlocuteur. On peut dire que si le langage est le meilleur moyen dont dispose l'homme pour s'exprimer, il n'en demeure pas moins un instrument imparfait, que la pensée déborde sans cesse. Cela tient au fait que le langage est en partie matériel (étant composé de graphèmes — dans la langue écrite — ou de phonèmes — dans la langue orale), tandis que la pensée est immatérielle. Voilà pourquoi nous éprouvons si souvent un sentiment d'impuissance à exprimer parfaitement notre pensée. Cette impuissance se révèle dans les phrases suivantes : « Comment dirais-je ? », « Je ne sais si vous comprenez ce que je veux dire », « J'espère que vous me comprenez », etc. D'où l'insatisfaction fréquente sinon constante que nous causent les mots, particulièrement ceux qui tendent à exprimer des idées abstraites et surtout des sentiments. D'où également le besoin que nous éprouvons de remplacer les mots courants par des mots plus expressifs.

Les créations lexicales ou les changements de sens provoqués par le désir d'illustrer, de renforcer ou de colorer l'idée sont généralement considérés d'abord comme des figures stylistiques, mais quand leur valeur expressive s'efface, le mot continue à vivre comme un simple terme nominatif et relève de la sémantique. C'est ainsi que le mot *tête* (du bas

latin *testa* : vase de terre cuite) a remplacé *chef*. Ainsi les mots *sauvage* (mot sauvage, grève sauvage), *robuste* (café robuste), *musclé* (café musclé (!) problème musclé), *basculer* (le jour bascule vers la nuit) sont appelés à des destins imprévisibles selon les facteurs multiples et divers que la sémantique tente de déceler et d'analyser.

c) *Tabou et euphémisme.* — Deux phénomènes psychologiques engendrent une foule de créations par substitution : le tabou et l'euphémisme. Le tabou est d'origine religieuse ou mythologique (du polynésien *tapu* : interdit, sacré); l'euphémisme, d'origine beaucoup plus moderne dans le cours de l'évolution, s'apparente au tabou dépouillé de son caractère religieux. Le tabou relève de la crainte et peut aller jusqu'à la terreur ; l'euphémisme trahit aussi une sorte de crainte atténuée, inspirée par la politesse, la délicatesse, le respect, la dignité.



*Mourir*, par exemple, fait place à *fermer les yeux, disparaître ;* on ne parle plus de la *vieillesse* mais du *troisième âge*, voire de l'*âge d'or ;* les peuples *sous-développés, arriérés* deviennent des peuples *en voie de développement*, etc.

d) *Péjoration et amélioration sémantiques.* — Une foule de sentiments négatifs ou hostiles déterminent la péjoration des mots, créant ainsi la nécessité de renouveler les termes dépréciés. En revanche, les sentiments positifs enrichissent certains mots en y ajoutant une valeur méliorative. Ce phénomène est particulièrement fréquent en poésie.

Ici encore, on peut constater la puissance de la politique « sur l'esprit des mortels ». Selon le régime en faveur, le mot *bourgeois* s'anoblit (si l'on peut dire . . .) ou se déprécie ; il en est ainsi des mots *révolutionnaire, contestataire*, etc. La morale elle-même imprime son histoire dans le vocabulaire : pour ne citer qu'un exemple, si le mot *érotisme* continue son ascension, il deviendra bientôt synonyme de *vertu* . . .

### *Conclusion*

L'exposé sommaire que nous venons de présenter, si simple et si incomplet soit-il, permet, croyons-nous, au lecteur attentif d'entrevoir l'immensité et la profondeur de l'univers du langage.

Rappelons d'abord que le mot « création », au sens où nous l'entendons ici, n'implique que secondairement la formation matérielle des mots, qui relève de la morphologie ; la sémantique porte avant tout sur le sens. Et comme le sens est l'âme même du langage, on comprend que tous les phénomènes linguistiques se répercutent sur le sens, puisque la langue forme un système, une sorte d'organisme, ne l'oublions pas.

D'autre part, les notions élémentaires que nous avons exposées dans cet article montrent bien que la sémantique touche de très près à la psychologie, à la sociologie, à l'histoire, à la neurologie, à la psychiatrie et à la stylistique.

Voilà pourquoi la sémantique, science jeune puisque son nom même ne remonte qu'à Michel Bréal (1883), cherche encore sa voie et ses méthodes, voire les contours précis de son objet.

Dans son état actuel, nous croyons qu'elle constitue déjà une discipline intellectuelle de première valeur. Si l'on songe que la plupart des querelles qui divisent les hommes proviennent soit de désaccords sur le sens des mots, soit des passions que suscite si souvent leur valeur affective, on comprend facilement l'utilité de la sémantique.

Elle combat l'absolutisme en révélant la mobilité et la subtilité de la pensée. Car elle nous apprend que le sens du mot bouge sans cesse, soit dans sa fonction logique, soit dans ses résonances psychologiques.

Elle rend la vie au dictionnaire, qu'elle nous apprend à lire « entre les lignes ».

Elle fait contrepoids à la rigidité des « légistes » du langage et aux exagérations des idolâtres du formalisme chez certains scientifiques.

Sans doute nous faudra-t-il encore un ou deux articles sur les notions générales de la sémantique avant d'en venir à ses applications au français d'aujourd'hui.

---

**L'ordinateur, cet ordonnateur des temps nouveaux** 

Le travail du Bureau d'Assurance du Canada se poursuit autour de l'assurance - automobile. Il semble qu'on sera en mesure de dire, dès octobre 1973 :

a) ce que serait le coût de l'assurance sans égard à la responsabilité par opposition au régime actuel. Comme nous le mentionnons dans la Revue, le Bureau fait étudier, sous la direction de ses actuaires conseils, vingt-cinq ou trente mille cas d'accidents réglés par ses membres. Et cela dans l'intention d'établir une comparaison valable entre l'actuel régime de la faute et celui qu'on se propose d'instaurer.

b) ce que devrait être le tarif nouveau ou tout au moins d'en donner une indication.

Le ministre des institutions financières s'impatiente, dit-on, devant sa commission d'enquête à qui il reproche un train d'escargot. De son côté, le président de la Commission ne bougera pas, semble-t-il, tant que le Bureau d'Assurance du Canada n'aura pas présenté son rapport et ses suggestions. Pour comprendre, on n'a qu'à se mettre à sa place. Il sait qu'une enquête sérieuse se poursuit sous l'égide du Bureau. Avant de se laisser aller à des suggestions qui engagent l'avenir de l'assurance automobile dans le Québec, il aimerait bien savoir ce que l'industrie elle-même pense et entrevoit dans un avenir plus ou moins lointain. Il va sûrement dire au gouvernement : « Serrez la vis, soyez plus sévère, appliquez vos lois ». Mais comme tout cela ferait plus sérieux, s'il pouvait ajouter : « Adoptez le régime de l'indemnité sans égard à la responsabilité ! Voilà ce que l'industrie en pense ». Si l'on se met à la place du président de la Commission d'enquête, on imagine très bien qu'il veuille attendre que les assureurs se soient prononcés. Monsieur Gauvin est un homme sérieux et on admet facilement qu'il ne veuille pas risquer la réputation de sa Commission et de ses membres, sans s'appuyer sur quelque chose de solide. Or le roc, actuellement, ce ne sont pas seulement les opinions de quelques praticiens — les nôtres, par exemple — mais les conclusions tirées des 25,000 dossiers du Bureau d'Assurance du Canada. Nous souhaitons avec tous les techniciens du métier de connaître bientôt les conclusions de l'ordinateur, cet ordonnateur des temps nouveaux. G.P.